

CLAUDE ROUX

La chasse à l'homme



BeQ

Claude Roux

Diane la belle aventurière # 079

La chasse à l'homme

roman

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *Littérature québécoise*

Volume 499 : version 1.0

La chasse à l'homme

Collection *Diane la belle aventurière*
gracieuseté de Jean Layette

[http ://www.editions-police-journal.besaba.com/](http://www.editions-police-journal.besaba.com/)

I

Diane, revenue de l'Amérique du Sud, ne voulait plus quitter le Canada. Trop de choses lui avaient manqué dans ses lointains voyages et cela, malgré la présence continuelle d'aventures plus affolantes les unes que les autres.

Il lui tardait de s'installer définitivement dans la métropole, de renouer connaissance avec son protecteur Ben Laurie, qu'elle avait négligé depuis si longtemps.

Mais déjà une déception l'attendait.

– Désolé, Diane, disait Michel, mais pas de vacances pour nous. Pour moi, en tout cas.

– Mais pourquoi ?

– Le Journal vient de me confier une affaire d'une importance capitale.

– On peut savoir ?

– Il s'agit de mettre à jour, un vaste réseau de

prostitution et de drogue qui aurait pris racine dans la province depuis quelques mois et qui déjà aurait causé d'innombrables victimes.

– La police est au courant ?

– Naturellement. Et c'est justement à cause de l'attitude de la Sûreté qu'il faut que je parte en guerre.

– Quelle attitude ?

– L'attitude du sphinx, ma belle, du sphinx. Il n'y a pas moyen de rien savoir. Tous les journalistes de la métropole se sont cassé le nez sur la porte du chef-de-police de la Sûreté municipale. Quant à la Sûreté provinciale, ils ont été pires encore si possible. Ils n'ont pas proféré de menaces et c'est bien juste. Pas une ligne ne doit être imprimée concernant cette affaire.

– Et alors ?

– Alors tous les reporters sont sur les dents : c'est à qui le premier découvrirait quelque chose.

Diane se sentait vivement intéressée.

– Raconte, dit-elle.

– Raconter quoi ? Quand je te dis que l'on ne sait à peu près rien.

– Mais cet « à peu près » est quelque chose tout de même.

– Oh ! Si peu ! Apparemment une vaste organisation européenne a l'intention de s'emparer du marché de la drogue et de la prostitution au Canada. Elle possède la marchandise et les filles nécessaires. Pour s'installer, acheter les politiciens, soudoyer la police, elle a l'argent. Un dénommé Victor, Monsieur Victor est en tête des opérations.

– Qui est-il ?

– Un français... qui a quitté Paris récemment.

– Et il serait ici, au Canada ?

– Oui.

– Mais comment le sais-tu ?

– Le journal l'a appris de son correspondant européen. Monsieur Victor a dû quitter Paris en vitesse car la Sûreté de là-bas le recherchait pour meurtre. Il a pris la fuite en emportant tout l'argent qu'il avait et cela veut dire beaucoup.

- Mais qu'est-ce qui dit qu'il est au pays ?
- Sa maîtresse est ici. Une nommée Madeleine Levasseur. Elle a voyagé par avion. Elle serait à Québec.
- Et Monsieur Victor ?
- Il est probablement avec elle.
- Oui, mais cela ne prouve pas pour autant qu'il veuille organiser, comme tu dis, un réseau de drogue et de prostitution ?
- Des vendeurs de drogues, des prostituées, avec lesquels monsieur Victor faisait affaire sont subitement disparus de la circulation. Après des recherches, la Sûreté de là-bas s'est rendue compte qu'ils avaient tous pris le chemin de la province de Québec.
- Avec l'intention de ne pas retourner là-bas ?
- Pas avant d'avoir mis le système sur pied, en tout cas.
- Dis donc, alors c'est sérieux cette histoire !
- Je me tue à te le dire, répondit Michel avec chaleur. À date, nous le savons, la Sûreté

provinciale n'a pas réussi à retracer ni Monsieur Victor, ni Mademoiselle Levasseur, ni aucun des vendeurs de drogue ou des prostituées qui sont venus au pays. Ils se cachent sous de fausses identités, travaillent dans l'ombre.

– Mais ça peut déclencher une guerre dans la pègre ?

– Tout juste.

– Et que comptes-tu faire ?

– Bien... le seul renseignement valable que nous avons, concerne Madeleine Levasseur. Nous avons une photo. Notre correspondant de là-bas a pu s'en procurer une dans un commissariat.

– Et tu veux tenter de la retracer ?

– Il le faudrait bien, soupira Michel...

– Tu dis cela comme si c'était impossible.

Et en effet, le journaliste paraissait navré.

– Ce n'est pas ça... mais tout simplement que je ne peux pas quitter Montréal en ce moment.

– Pourquoi ? Il me semble que si l'affaire a une telle importance, ton patron devrait...

– Il y a des remous dans la pègre de Montréal. On sent de l'inquiétude parmi les racketeers notoires. La drogue se vend meilleur marché, les prostituées se font plus offrantes.

– Et cela veut dire ?

– Que peut-être Monsieur Victor a élu ses quartiers-généraux à Québec mais que c'est à Montréal qu'il veut livrer sa première bataille. Cette drogue moins chère, ces prostituées plus avenantes, cela veut peut-être dire concurrence, manœuvre pour étouffer dans l'œuf les trop vastes projets de monsieur Victor. Alors, comme tu vois, il faut que je reste ici. Tandis que la meilleure chance que nous avons de mettre la main sur monsieur Victor demeure Madeleine Levasseur... domiciliée provisoirement à Québec.

Michel regardait Diane avec intensité.

– Je te vois venir, toi, dit-elle en souriant.

– Tu crois ?

– Tu veux que j'aille à Québec.

Il protesta :

– Moi ? Mais je n'ai jamais dit ça.

– Pas nécessaire... Je te connais comme si je t'avais fait !

– N'exagérons pas tout de même... Tu ne voudrais toujours pas être ma mère.

Les grands yeux bruns l'attiraient, les bras semblaient des liens prêts à se refermer sur elle. Elle ferma les yeux, tout à son émoi et réussit à articuler :

– C'est bien ça, n'est-ce pas ? Tu veux que j'aille là-bas ?

– Tu me rendrais un fier service.

– Pourquoi ne demandes-tu pas à un de tes copains ?

– Parce que j'ai autrement confiance en toi que j'ai confiance en eux. Et puis, j'ai pour mon dire que ça prend une femme pour en trouver une autre.

– Quant à ça, tu as peut-être raison.

– Et il n'est pas question de t'exposer, de courir un risque : tu te promènes dans les bars, grills, cafés, hôtels, tu joues à la touriste et si tu la vois, tu expédies un télégramme en vitesse et tu

ne la quittes plus d'une semelle.

– Un jeu d'enfant, en somme.

– Eh oui !

– Mais il y a une chose ?

– Quoi donc ?

– Depuis mon retour à Montréal, je n'aspire qu'au repos.

Le visage de Michel se contracta.

– Je suis un parfait imbécile ! Comment n'y ai-je pas pensé ? Et puis, je crois que je me suis laissé emporter. Nous n'avons pas vraiment besoin de toi là-bas, un autre fera aussi bien l'affaire. Reposes-toi, chou, et n'en parlons plus.

Elle haussa les épaules.

– Tu sais bien que je vais y aller. Si je t'ai dit ça, c'est pour que tu saches. Donne la photo et n'en parlons plus.

Étonnamment, Michel se laissa gagner.

– Diane, tu es adorable !

Encore les yeux, les bras si invitants. Elle

aimait la bouche du journaliste ; elle lui trouvait un goût fort, une senteur de tabac qui lui prenait la gorge et de laquelle, elle s'était privée avec regret durant ses longs voyages qui l'avaient presque menée dans toutes les parties du monde.

– Michel...

Une vision de robe blanche, de fleurs multicolores mêlées aux accents d'un orgue en délire vinrent tourbillonner dans sa tête.

– Ce sera pour plus tard, se dit-elle. Pour le moment, il faut aider Michel.

– Tu prendras ma voiture.

Et dans son grand enthousiasme, elle quittait la métropole à minuit exactement.

Elle n'avait fait qu'une valise sommaire, préférant acheter là-bas ce qui lui manquerait.

Elle avait soupé sur le pouce. Elle n'avait même pas ouvert la radio.

Et cela, elle aurait du le faire car elle se serait sans doute évité l'une de ses aventures les plus extraordinaires.

II

Un peu avant d'arriver à Berthier, il s'était mis à pleuvoir. Diane n'en continua pas moins à filer à une vitesse égale, voulant être dans la vieille capitale assez tôt dans la matinée. Elle dépassa la petite ville sans modérer et continua de filer de plus belle.

Il pleuvait maintenant à torrents et c'est peut-être parce qu'elle se sentait confortable dans sa luxueuse Chevrolet qu'elle s'apitoya sur le sort de l'homme, sur la chaussée, qui levait le bras, le pouce pointé dans la direction dans laquelle volait sa voiture.

– Montez ! cria-t-elle, en ouvrant la portière.

C'était un homme d'une cinquantaine d'années, aux cheveux elle s'étonna qu'il n'eut point d'imperméable, qu'il voyageait en faisant de l'auto-stop. D'habitude, ce sont des étudiants ou des ouvriers en chômage qui descendent vers

les chantiers qui emploient ce procédé.

– Vous allez loin ? demanda-t-elle.

– Québec.

– Vous tombez bien, c'est justement là que je me rends.

– Ah ! C'est une chance ! Par ce maudit temps !

Sa voix était dure et brisée par la fatigue.

– Vous demeurez à Québec ?

– Oui.

Elle aurait voulu savoir pourquoi il n'avait pu prendre le train ou l'autobus. Était-il sans le sou ? Pourtant, dans son habit, il avait l'air d'un ouvrier endimanché. Les motels, noyés sous la pluie couraient interminablement à la droite. Bientôt, ils arrivaient aux Trois-Rivières.

– J'ai faim, dit-elle. Vous, pas ?

– Un peu oui.

Ce ne fut qu'à la limite de la ville, qu'elle opta pour un petit restaurant, parce que son terrain de stationnement était vide et qu'ils risquaient d'être

servis plus vite.

Au comptoir, l'homme offrit de payer et il tira un portefeuille gonflé.

Alors pourquoi voyageait-il sur le pouce ?

– C'est pas un temps pour être dehors, dit la serveuse en dévisageant l'homme aux côtés de Diane.

Il bredouilla quelque chose...

– Qu'est-ce que vous prenez ?

Diane se fit servir des rôties et du bovril, son compagnon demanda de même.

Mais la serveuse revenait à charge :

– Vous avez entendu à la radio ?

– Non, fit Diane, quoi ?

– Le prisonnier qui s'est évadé de Saint-Vincent-de-Paul ? Il paraît qu'il est dans les parages.

– Ah !

– Il a assommé un garde, lui a pris son revolver et a sauté le mur. Vous connaissez la

hauteur. La radio dit qu'il serait peut-être blessé : une foulure ou quelque chose du genre. Il a assommé un homme à Lavaltrie et lui a pris son linge. Un habit brun. Tiens, comme le vôtre.

Était-elle sotté ou est-ce que le compagnon de Diane n'avait pas l'air d'un bagnard ? Elle apportait les toasts, le bovril fumant. Tandis qu'elle disposait les ustensiles, le compagnon de Diane dit :

– Il faudra se dépêcher... parce que ta mère sera inquiète avec ce bandit sur le chemin. Tu penses qu'on ferait pas mieux de téléphoner ? Viens.

Il lui avait pris le poignet et la conduisait vers une cabine téléphonique. Elle pouvait voir sa main droite étreindre quelque chose dans la poche de son veston. Il l'obligea à prendre le combiné et tandis qu'il empêchait l'interrupteur de monter avec son pouce il lui soufflait :

– Allons. Parlez, comme si vous parliez à votre mère. Assez fort pour qu'on vous entende. Faites ce que je vous dis, sinon gare à vous !

Diane aurait pu refuser. Elle ne craignait pas l'homme qui se tenait à ses côtés. Peut-être aurait-elle pu s'en débarrasser en lui appliquant une savante prise de judo. Elle pensa aux autres clients, à la petite serveuse qui pouvaient bien devenir d'innocentes victimes.

– Allô... maman ? Vous vous inquiétez ? Nous serons là à six heures à peu près. Mais non, nous ne prendrons pas de passagers. C'est papa qui voulait que je vous téléphone. Vous voulez lui parler ? Alors bonsoir... Dormez bien !

Puis ils sortaient sous les yeux calmés de la serveuse.

– Et maintenant, en route.

– Vous n'avez pas de chance ! Vous savez bien que vous allez être pris !

– Si j'ai été capable de passer le mur du pénitencier, je suis toujours bien capable de me rendre à Québec. Rendu là...

– Quelqu'un vous attend ?

– Assez parlé. Gardez vos yeux sur le chemin. Il avait sorti le revolver pour montrer qu'il ne

badinait pas et le tenait sur sa cuisse.

– Vous ne vous en tirerez pas.

– Vous en êtes donc bien convaincue.

– Oui.

– Et si je vous disais que ça m'est égal ?

– Mais alors... il vous faudra retourner là-bas ?

– Non. Justement. Ça m'est égal qu'ils me prennent parce que je sais qu'ils ne me prendront pas vivant. Fuir... j'y tiens. Mais retourner là-bas, j'aime mieux mourir.

– Vous en aviez pour longtemps ?

– Pour la vie.

– Qu'est-ce que vous avez fait ?

– J'ai tué une femme.

– La vôtre ?

– Elle ne l'était pas encore.

– Pourquoi l'avez-vous tuée ?

– Parce qu'elle devait m'épouser et qu'elle vivait avec un autre.

Il pleuvait un peu moins à présent. La route

luisait sous les phares. Du côté du bagnard, on apercevait, entres les maisons, la masse grise du fleuve qui paraissait comme une gigantesque coulée de plomb.

– Nous étions fiancés. C’est elle qui m’avait forcé la main. Je l’aimais... mais je n’avais pas encore trouvé le moyen de le lui dire. Il y en a qui sont comme ça... Enfin, un soir elle me dit que nous nous fréquentions depuis assez longtemps et qu’elle ne voulait pas gâcher son avenir. Il faudrait que je lui dise si je voulais l’épouser, sinon elle me quitterait. J’étais fou de joie. Vous pouvez me croire. J’en parlai aussitôt à ma mère.

Diane, prise par le récit du fuyard, en oubliait presque la menace qui pesait sur elle.

– Ma mère me dit alors que j’étais courageux et que c’était vraiment la seule chose qui restait à faire.

– Que voulait-elle dire ?

– Elle s’était tout simplement rendue compte que Ginette était enceinte. Naturellement elle croyait que c’était moi le fauteur. Le choc que ça

m'a donné.

Il étreignit le revolver.

– Vous ne m'obligerez pas à vous tuer tout de même. Modérez !

Diane obéit. C'était inconsciemment qu'elle avait appuyé sur l'accélérateur.

– Je ne lui parlai pas des doutes de ma mère. Ginette me pressait pour le mariage. Moi je trouvais des prétextes pour le reculer. À présent, on pouvait voir la bosse de son ventre. Je feignis de ne pas m'en apercevoir. Alors, elle me posa un ultimatum : ce serait pour dans une semaine, ou jamais. Pour la rassurer, j'acceptai.

Diane dut modérer car il y avait une filée de voitures immobilisées sur la route. Le prisonnier rentra son revolver et grommela :

– Qu'est-ce qui se passe ?

– Peut-être un accident.

– Vous avez des cigarettes ?

– Oui.

– Allumez-m'en une.

Il tira profondément et exhala la fumée avec un air de soulagement.

– Je me mis à l'œuvre et je découvris qu'elle allait presque tous les soirs que nous ne nous rencontrions pas, dans un petit appartement loué à son nom. C'était leur nid d'amour. Son amant allait la rejoindre. Un soir, j'entrai. Je tombai sur eux, tandis qu'il faisait l'amour. Je vous jure que c'est lui que j'ai voulu tuer.

– Que s'est-il passé ?

– J'ai été un peu lent pour tirer... parce que je ne suis pas un véritable tueur. Je voyais Ginette nue... et ce salaud également. Il se leva, voulut parler, discuter. Il se jeta sur moi. Le coup partit. J'avais tiré un peu vers la gauche. Ginette reçut la balle en pleine bouche. Lui, ne perdit pas une seconde. Il tomba sur moi et me frappa si durement que j'en tombai assommé du coup. Le reste est facile à deviner.

Maintenant la voiture n'avancait plus.

– Nous n'allons pas nous éterniser ici... Si Ginette avait été ma femme, je m'en serais sans

doute tiré avec un homicide et cinq ans de prison. Comme elle n'était que ma fiancée et qu'en vérité, je n'avais aucun droit légal sur elle, je fus condamné à perpétuité pour meurtre sans préméditation.

– Quel âge aviez-vous ?

– Vingt-cinq.

– Et maintenant ?

– Quarante-sept.

– Donc, vingt-deux en prison.

Un policier s'approchait de la voiture.

– Qu'est-ce qui se passe ? demanda le bagnard. Nous sommes en retard, ma femme nous attend.

– Identification des passagers. Nous sommes à la recherche d'un prisonnier évadé. Que personne ne quitte la voiture.

La Sûreté provinciale avait fermé la route. Diane vit son passager blêmir et sentit au mouvement de son bras qu'il serrait encore plus

fort son revolver qu'il avait dissimulé sous sa
cuisse.

III

Les policiers fouillaient précautionneusement les voitures, demandaient de voir les pièces d'identité des occupants. Le bagnard dit à l'oreille de Diane :

– L'homme que j'ai assommé se nommait René Levert mais il avait une carte d'affaire dans son portefeuille au nom de Paul Lefebvre. Sans doute un client. Vous direz que je suis Paul Lefebvre et que vous êtes ma fille. À propos, quelle est votre nom ?

– Diane...

– Diane Lefebvre alors. Nous habitons Québec, dans la basse-ville, rue Dorchester. Nous sommes allés à Montréal, voir votre tante, ma sœur. Compris ?

– Oui.

– Un mot de trop, un battement de l'œil et je

vous abats. N'oubliez pas que je préfère mourir que de retourner là-bas.

Et encore une fois Diane pensa aux hommes qui étaient là, des policiers cette fois, et dont l'un pouvait être la victime du fuyard désespéré.

Ils approchaient de la barrière qui était constituée par une voiture de la Sûreté provinciale stationnée en travers de la route. Pour reprendre leur voyage, les automobilistes devaient s'engager dans un champ.

– Votre nom ?

– Paul Lefebvre ?

– Votre femme ?

– Je suis sa fille, dit Diane.

– Pouvez-vous vous identifier ?

– Certainement. Voici ma carte d'affaires.

– Vous demeurez où ?

– À Québec.

– Ce n'est pas ce qui est indiqué ici ?

– Sur la carte ? C'est l'adresse de mon bureau

à Montréal. Comme vous pouvez le constater, je suis courtier.

– Personne ne vous a demandé un lift sur le chemin ?

– Non.

– C'est bon, vous pouvez continuer.

– Merci.

– Bien joué, dit le bagnard. Je puis ouvrir la radio ?

Il le demandait en mettant la main sur le bouton de l'appareil. Il était trois heures du matin. Bientôt la voix mâle d'un commentateur de nouvelles emplissait la voiture.

« La Sûreté est toujours sans nouvelle de Roger Pépin, l'évadé de Saint-Vincent-de-Paul. Selon les dernières informations reçues, il voyagerait sur la route Montréal-Québec. Une étroite surveillance a été établie sur cette itinéraire. Tous les automobilistes qui voyagent sur cette voie sont priés de rapporter tous faits singuliers à la Sûreté provinciale. »

Diane répétait :

– Vous ne vous en tirerez pas !

Ils filaient rapidement. La pluie avait complètement cessé. Bientôt, ils seraient à Notre-Dame du Cap. La rive du fleuve Saint-Laurent était devenue plus accidentée et l'automobile gravissait des côtes qui se suivaient à de courtes distances.

– Notre-Dame du Cap.

Il ne faudrait pas plus de deux heures pour arriver à Québec. Diane se demanda ce que Roger Pépin ferait rendu dans la ville. Penser qu'il lui rendrait sa liberté, était une naïveté qu'elle ne se permettait pas. L'heure approchait où elle devrait prendre l'initiative de l'aventure.

Puis, dans la nuit, il y eut le hululement d'une sirène.

– Qu'est-ce que c'est que ça ?

Pépin était devenu livide. Il se retournait vers la fenêtre arrière scrutant la nuit.

– Une sirène. Vous les avez prévenus !

– Comment aurais-je fait, dit Diane.

De nouveau le revolver était dans sa main.

– Arrêtez ! Nous changeons de place.

La sirène se rapprochait. Loin, derrière, on voyait des phares. Il ne suffirait que de quelques minutes pour que la patrouille rejoignit l'auto du fuyard. Aussi Diane, décida-t-elle de donner eux policiers ces quelques minutes de surcroît. Tandis que Pépin la menaçait du revolver, elle sortait de la voiture. Il fallait qu'elle passe devant lui pour qu'il puisse s'engager à nouveau à l'intérieur et rejoindre le volant. Comme il baissait un peu sa garde, elle lui logea un coup de genou dans l'entre-cuisse et agrippa de sa main droite la main qui tenait le revolver. Pépin avait gémit sous la douleur, il avait penché le torse. Elle lui appliqua alors un coup du revers de la main. Il devint écarlate et roula au sol. Diane était maître de la situation.

– Vous n'allez pas me livrer ?

– Que puis-je faire d'autre ?

– Je ne veux pas retourner là-bas !

Il la regardait avec des yeux angoissés. La

peur le tenaillait. Il fixait le revolver.

– Allons, montez. C’est vous qui allez conduire à présent. Nous retournons là-bas.

Il s’installa au volant. Diane prit place à ses côtés. Ils cheminèrent lentement jusqu’au lieu où la police-provinciale avait installé son guet. Mais il n’y avait plus personne.

– Qu’est-ce qui se passe ?

– Ils ont changé de lieu, nargua Pépin.

– Continuez.

À un petit restaurant au bord de la route, Diane voulut s’informer.

– Ils sont partis, dit le patron. Je les ai vus passer. Mon fils qui était allé voir par curiosité, dit qu’ils ont arrêté un suspect.

– Quoi !

– Un homme ivre et une jeune femme. Il correspond à la description. Ils sont retournés à Trois-Rivières.

– Mais c’est impossible. Pépin riait.

– Qu’est-ce que je vous disais, mademoiselle,

que vous vous trompiez.

– Qu'est-ce qu'il y a ? demanda le patron en promenant un regard curieux sur Diane et son compagnon.

– Tout simplement ceci : mademoiselle me prend pour l'évadé du pénitencier. Et cela parce que je lui ai demandé un lift. Je m'en vais rejoindre ma femme à Québec. Vous allez me laisser partir maintenant, mademoiselle ? Si la police a arrêté son homme, ça ne peut être moi !

Puis pour le patron :

– Il faut bien que je lui obéisse, elle est armée.

– Je sais que c'est lui, dit Diane. Il l'a avoué. La Sûreté a commis une erreur.

Mais Pépin clignait de l'œil dans la direction du restaurateur. Ce dernier, apparemment, accordait sa confiance à Pépin. Il dit :

– Vous n'allez pas tout-de-même causé des ennuis à ce pauvre type parce qu'il vous a demandé un lift.

Diane tenait toujours le revolver. Elle dit d'une voix forte.

– Vous, suivez-moi.

Avec un haussement d'épaule, Pépin obéit. Le restaurateur profitant d'un moment d'inattention de Diane, mettait la main sur le revolver. Pépin rapidement lui broyait le poignet et lui arrachait l'arme.

– Je vous la rendrai à Québec, si vous permettez. Merci bien, monsieur. Je suis déjà en retard, ma femme doit être folle d'inquiétude.

Il monta de nouveau dans la voiture, s'installant cette fois sur la banquette arrière.

Diane mit le moteur de la Chevrolet en marche avec une légère crispation de la main : une fois à Québec, sa vie ne vaudrait pas dix sous.

IV

Et pourtant il fallait qu'elle continue à jouer le jeu de Pépin. Lui désobéir était une mort certaine. Elle se demanda pourquoi il ne la tuait pas immédiatement sur cette route déserte. On avait de nouveau dépassé Notre-Dame du Cap. Il ne restait plus qu'une heure de trajet à faire. Peut-être craignait-il que les accès à la ville soient surveillés ; il avait encore besoin d'elle alors.

Au fur et à mesure qu'ils se rapprochaient de la ville, Pépin devenait plus nerveux. Diane, qui risquait de rapides coups d'œil dans le rétroviseur, pouvait voir son visage tendu, sa mâchoire inférieure fortement serrée sur l'autre et la saillie que cela amenait aux tempes.

Il ne risquerait pas de la tuer dans la ville tout-de-même ! Cela aurait été se fourrer dans un pétrin encore plus grand... alors qu'il avait la liberté dans la main. Que ferait-il ?

La Sûreté avait sans doute dû se rendre compte de son erreur à l'heure qu'il était. Croyait-elle que Pépin avait rebroussé chemin et qu'il était de nouveau dans Montréal ? Où qu'il voyageait dans une voiture avec quelqu'un qu'il tenait à sa merci ? Alors, s'il arrivait seul devant la ville de Québec, il passerait inaperçu. C'était donc aux abords de la vieille capitale que l'évadé allait tuer Diane.

Et ce serait pour bientôt car l'aube blanchissait.

Alors Diane, résolue à tout, poussa la voiture dans le fossé.

Elle entendait des voix comme dans un bourdonnement. Lorsqu'elle ouvrit les yeux, elle vit un visage d'homme penché sur elle.

– Vous avez mal ?

– À la tête, un peu...

– Vous avez dû vous cogner dans le pare-brise... Les bras, les jambes ?

– Ça va, dit-elle en faisant bouger ses quatre membres. Elle était toujours dans sa voiture. On

ne l'avait pas bougée de peur qu'elle eut une fracture.

– L'homme qui était avec moi ?

– Quel homme...

– Mais Pépin ! Pépin ! L'évadé du pénitencier de Saint-Vincent-de-Paul.

Ce n'était pas un policier qui l'avait découvert mais un voyageur rentrant à Québec. C'était même un tout jeune homme.

– Vous voulez dire...

– Il était avec moi, oui ! Il y a longtemps que vous êtes ici ?

– Dix minutes ! Quelqu'un a téléphoné à la Sûreté.

Elle recouvrait peu à peu ses forces. Elle s'extirpait de la Chevrolet. Le vent frais finit de la ranimer.

– Qu'est-ce que c'est que ça !

Sur la chaussée, il y avait du sang.

– Il est blessé. Pépin est blessé, dit-elle.

Son sauveur n'en revenait pas.

– Il est armé, répondit Diane. S'ils ne l'ont pas arrêté, il doit être dans la ville à présent. Nous ne pouvons plus mettre la main dessus.

Le policier, sur sa motocyclette, stoppait brusquement devant la voiture de Diane.

– Qu'est-ce qui se passe ?

– Elle était avec Pépin, dit le jeune homme.

– Je me suis jetée volontairement dans le fossé. Je suis sûre qu'il allait me tuer. Je ne pouvais rien faire d'autre...

– Mais où est-il ?

– Dans son état, il lui aura été facile de se faire prendre par un autre automobiliste. À présent, il doit être dans la ville.

– Vous êtes blessée ?

– À peine ébranlée. Amenez-moi dans la ville, au poste de police central.

Elle jetait un dernier coup d'œil à l'intérieur de la voiture. Tandis que le policier faisait stopper une voiture, elle ramassait un portefeuille

sur le siège de la banquette arrière. Forcément, celui de Pépin. Il avait dû glisser hors du veston tandis que le choc de l'accident, le projetait vers l'avant. C'était bien le sien où elle retrouvait la fameuse carte au nom de Paul Lefebvre. Puis elle trouva un papier sur lequel était écrit René Valois et une adresse sur le boulevard Charest. Mais le policier arrivait.

– Venez mademoiselle.

À la Sûreté, elle faisait sa déposition.

– Le patron voudrait vous parler.

– On peut se servir du téléphone ?

– Bien sûr...

Cinq minutes plus tard, elle rejoignait Michel chez lui.

Il était sept heures du matin, il se levait.

– Diane ! Tu es folle ? Qu'est-ce que tu me veux ! Dis-moi pas que tu as déjà mis la main sur Madeleine Levasseur ?

– Pas du tout. Si tu savais ce qui m'arrive. Je te raconte ça en deux secondes.

– J’écoute.

– J’ai voyagé toute la nuit avec Roger Pépin, l’évadé du pénitencier. Il voulait me tuer. J’ai fait capoter la voiture pour me tirer de là.

– Aie !

– Mais je n’ai rien.

– Et la voiture ?

– Elle est restée dans un fossé, impossible de la sortir de là. Il y eut une pause puis Michel dit :

– Bah... si tu es saine et sauve, c’est tout ce qui compte. On passera la réparation aux frais du journal.

– Tu veux me rendre un petit service ?

– Bien sûr...

– Vérifie le dossier de Pépin et tâche de voir si un certain René Valois ne serait pas compris dans son histoire.

– Pourquoi faire ?

– Pépin a volé un portefeuille et j’ai trouvé le nom et l’adresse de Valois écrits sur un bout de papier.

– Mais ça veut rien dire... peut-être est-ce un ami du propriétaire du portefeuille.

– Je ne crois pas : c'est écrit à la mine. Le possesseur véritable du portefeuille est un homme d'affaire. Tu en connais toi des hommes d'affaires qui ont des crayons ?

– C'est peut-être un autre qui le lui a donné ?

– Je ne veux rien laisser au hasard. Tu fais ce que je te demande ?

– Bien sûr, bien sûr ! Ou pourrais-je te rejoindre ?

– À l'hôtel Saint-Roch, je suis à deux pas.

– D'accord. Dans une heure, je te téléphone.

Une demi-heure plus tard, elle pouvait enfin sortir des bureaux du poste de police où on l'avait conduite.

Elle prenait une chambre à l'hôtel, mangeait, puis attendait le coup de fil du journaliste.

– Alors...

– Tu es tombée dessus en plein !

– Raconte !

– Tu te souviens que pépin avait descendu sa fiancée parce qu'elle avait un amant ?

– Je sais oui.

– L'amant, c'est Valois !

– Ah...

– De plus, Pépin est originaire de Montréal et n'a probablement aucune connaissance ou ami à Québec.

– Ainsi, tu penses la même chose que moi ?

– Qu'il est allé pour tuer Valois, oui.

– Je vais m'en occuper tout de suite, dit Diane.

– Tu feras attention, il est dangereux. Communique avec la Sûreté.

– Pas du tout ; je m'occupe de ça toute seule.

– Mais comment tu vas t'y prendre ?

– Tu sauras bien. Tu as des indications sur Valois ?

– Dernière adresse connue, boulevard Charest.

– Dans ce cas, j'arriverai à temps. Merci Michel.

Diane sortit dans la rue. Le soleil puissant vint aussitôt la mordre à la racine des seins. Elle regretta que cette histoire lui soit arrivée.

– J’aurais pu me reposer tout en rendant service à Michel.

Car bien entendu, elle n’aurait pas cherché Madeleine Levasseur vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Tandis que là, elle avait un assassin en main et une victime toute désignée.

V

René Valois habitait un appartement au second étage d'une très vieille maison du boulevard Charest.

Cet appartement était flanqué à gauche et à droite de deux appartements similaires et il n'y avait pas de concierge.

Il n'y avait personne chez Valois, aussi Diane s'adressa-t-elle chez ses voisins.

Il était près de trois heures de l'après-midi. Ce fut une fille qui lui répondit.

– Qu'est-ce que vous voulez ?

– Votre voisin de droite... monsieur Valois...

– Pourquoi sonnez-vous pas là ?

La fille était maussade. Son visage était encore bouffi de sommeil.

– Justement, il n'y est pas et...

– Je sais pas où il est !

– C'est dommage, j'arrive exprès de Montréal pour le voir.

– Vous êtes une parente ?

– Pas précisément.

– Son amie alors ?

– Si vous voulez.

– Je vois ce que c'est.

Elle levait les épaules. Diane sentit que la fille la détestait et elle se demanda bien pourquoi.

– Il ne vous a pas dit où il serait ?

– Non. Je devais le rejoindre ici.

– Alors tant pis.

– Vous pouvez pas me dire où il travaille... je pourrais le rejoindre là.

La fille éclata de rire.

– Vous vous dites une amie de René et vous ne savez pas où il travaille ?

– Je le connais depuis peu.

– Vous l'avez connu à son dernier voyage à

Montréal, je suppose ?

– Justement.

Elle détailla Diane effrontément :

– Il a toujours su les choisir. Moi, je le trouve parfaitement ordinaire. Vous êtes en amour avec ?

– Oui, souffla Diane, décidée à tout pour retrouver Valois.

– Ça vous passera. Allez donc faire un petit tour du côté du Baril d’huîtres, c’est là qu’il préfère manger. On vous dira peut-être quelque chose.

C’était un restaurant très chic. Une serveuse vêtue d’une jupe noire et d’un chemisier blanc déclara qu’elle avait vu Valois la veille mais qu’il n’était pas revenu.

– Vous savez où il travaille ?

– Je ne sais pas...

Elle mentait, elle le savait parfaitement. Diane avait cru distinguer une agitation des prunelles, un léger tremblement qui modifiait toute

l'expression du visage.

Alors elle demanda, avec plus d'autorité cette fois :

- Où gare-t-il sa voiture ?
- Dans la rue Dorchester. Chez Léon.
- Bon, merci.

Léon, lui, fut plus avenant. Il passa un œil très critique sur les formes pleines de Diane et elle dut subir un examen minutieux de sa personne avant d'apprendre que Valois avait pris sa voiture la veille, qu'il n'était pas rentré mais qu'il ne tarderait pas à apparaître. Cela lui arrivait souvent de partir ainsi. Elle n'osa pas demander ce qu'il faisait étant assurée à l'avance de la réponse évasive qu'on lui ferait.

- Rentre-t-il toujours sa voiture avant d'aller chez lui ?
- Toujours.
- Alors vous allez prendre un message pour lui.
- Mais bien sûr...

– Vous lui direz qu’il téléphone à l’hôtel Saint-Roch et qu’il demande à parler à mademoiselle Diane Roy, chambre 338.

– C’est pourquoi ?

– C’est très personnel. Il comprendra.

– Et moi, est-ce que je comprends ?

Il avait pris un petit air effronté qui lui tordait un peu la bouche, allumait ses yeux. Il avança une main et la laissa glisser le long de la hanche de Diane.

– René dira rien. Vous le connaissez. J’ai un petit bureau en arrière, avec un sofa... Venez.

Elle lui souriait pour ne pas le contrarier, l’inquiéter outre mesure. Elle était dans un dilemme : il fallait absolument qu’il fasse son message mais il lui répugnait de se faire masser ainsi, sans vergogne, par des mains dont l’effronterie la dégoûtait.

Par chance, un client s’amena. Diane souffla :

– Crains pas, je reviendrai. Oublie pas le message.

– Aie pas peur !

Puis elle passa à son hôtel.

– Si quelqu'un téléphone pour moi, un nommé René Valois, dites-lui de me rejoindre à ma chambre, Diane Roy, 338.

– Je lui dirai de venir vous rejoindre dans le lobby, dit la réceptionniste avec un regard furieux.

– Si vous voulez.

Restaient les hôpitaux. Roger Pépin avait bien pu se faire traiter dans un bureau cependant. Il était blessé... gravement ? Était-ce la blessure de sa jambe qui s'était rouverte ? Ne s'était-il que foulé le pied lorsqu'il avait sauté le mur du pénitencier de Saint-Vincent de Paul ?

Diane eut du succès au premier hôpital qu'elle visita.

Une fille de bureau, aussitôt qu'elle eut demandé des renseignements concernant l'évadé, lui dit :

– Un instant... je crois que vous feriez mieux de parler au directeur de l'hôpital.

Celui-ci était un homme court qui conservait dans un visage parcheminé des yeux étonnement clairs. Sur son bureau se trouvait un numéro du journal, le Soleil et sur la première page apparaissait une photo de Pépin.

– Vous le cherchez mademoiselle ? Vous êtes de la police ?

Elle lui expliqua son aventure, omettant toutefois de lui parler de Valois.

– Nous ne savions pas, continua le médecin. Nous l'avons soigné pour une fracture du poignet droit. Il n'a pas voulu rester à l'hôpital. Nous n'avons pu que lui faire un pansement avec du sparadrap. Ce n'est que quand j'ai eu le journal que nous avons su. Une garde vint me prévenir sur le champ.

– Vous avez prévenu la police ?

– Évidemment.

– Il s'est identifié ?

– Comme un courtier domicilié à Montréal.

– Il a donné son adresse à Québec ?

- Il a dit qu’il logeait au Château.
- Ça fait longtemps qu’il est parti ?
- Une heure à peine.
- Bon, je vous remercie.

Elle se retrouvait dans la rue. Valois avait-il reçu son message ? À l’hôtel Saint-Roch, la réceptionniste lui dit :

- Quelqu’un vous attend.
- Un homme s’approcha d’elle.
- Mademoiselle Roy ?
 - Oui. Vous êtes monsieur Valois ?
 - Vous vouliez me voir ?
 - C’est très urgent. Il faut vous méfier.
 - Pas si fort, souffla l’homme, suivez-moi.
 - Mais...
 - Venez.

Il souriait.

- Je voudrais vous parler mais pas ici.

Dans la rue, il lui saisit le bras brusquement.

– Pas d’histoire. Venez vite.

– Vous n’êtes pas Valois !

– Pas du tout ! Pensez-vous qu’il se dérange à tout propos, sans savoir ? Il a reçu votre message cependant. Qu’est-ce que vous lui voulez.

– C’est à lui que je vais le dire ?

L’homme rit.

– Enfin... peut-être. Pour le moment, montez dans ma voiture.

Diane fit un pas en arrière mais aussitôt sentit un objet dur s’appliquer dans ses reins tandis qu’une voix inconnue disait :

– Vous ne m’obligerez certainement pas à vous descendre juste devant le poste de police.

Force lui fut donc d’obéir. La voiture voyagea par des rues étroites pour aboutir à une vieille maison du port.

– Montez.

Lorsqu’elle fut dans une chambre dont les carreaux de la fenêtre avait été peints de manière à ce qu’aucun rayon de soleil ne pénétre

à l'intérieur, son ravisseur la poussa rudement en disant :

– Alors petite, qu'est-ce que tu lui veux, au patron ?

Comme une tigresse, elle se retourna, prête à passer à contre-attaque et elle vit avec stupeur que le compagnon de celui qui l'avait attendue à l'hôtel Saint-Roch, la tenait en joue avec un revolver de gros calibre.

VI

– Bon, alors, qu'est-ce que tu lui voulais au patron, mon petit ?

– Je le dirai à lui.

– Bien justement, il est très occupé et il nous a demandé de lui rendre un petit service.

– Ah ?

– Tu comprends, il ne peut se déranger pour tout le monde. Dis-nous ce que tu lui veux et nous lui ferons sa commission.

Valois devait patauger dans une affaire louche. On ne prend pas les précautions qu'il prenait quand on a la conscience tranquille. Mais il risquait gros en enlevant Diane qui aurait bien pu être une femme-police, aussi devait-il être dans un pétrin, à coup sûr.

– Tu parles ou tu parles pas !

– Faut pas qu'il retourne à son appartement.

– Et pourquoi ?

– Parce que quelqu'un veut le tuer.

– Écoute-moi ça !

– Vous avez lu le Soleil ?

– Eh oui.

– Eh bien, Pépin, vous le connaissez ?

– C'est pas un confrère de classe. On est pas gradué de Saint-Vincent-de-Paul, nous autres. Hein Bob ?

L'homme au revolver éclatait de rire. Il avait rangé celui-ci cependant et s'affairait à ouvrir une bouteille de whisky.

– Alors, qu'est-ce que tu lui veux au patron ? répéta le premier.

– Valois a connu Pépin à Montréal, il y a de ça très longtemps. Il couchait avec sa fiancée. Pépin a voulu le tuer et le malheur a voulu qu'il blesse mortellement la femme qu'il aimait. C'est pour cela qu'il était à Saint-Vincent-de-Paul. Il n'a qu'une idée dans la tête : se venger en tuant Valois.

– Et comment se fait-il que tu sais tout cela ?

– Pépin a fait le voyage Montréal-Québec dans ma voiture.

– Complice alors.

C'était l'autre qui avait parlé. Du whisky dégoulinait de son menton à son cou et venait mouiller le col de sa chemise. Il avait déjà les yeux hagards. Il regardait Diane et semblait se repaître à la vue de ses formes rebondies.

– Et tu dis qu'il l'attend devant son appartement ?

– Oui.

– Il aura toutes les chances de descendre le patron puisqu'il est chez lui.

– Mon Dieu !

– Maintenant si tu nous disais la vérité.

– Mais c'est la vérité que je vous dis !

– Si ce que tu dis est vrai, pourquoi n'as-tu pas prévenu la Sûreté ?

– Je préférais régler cette chose moi-même. Naturellement, si j'avais eu trop de difficulté,

j'aurais immédiatement avisé les autorités.

– Ouais !

– Elle parle bien, dit l'autre qui n'était pas loin d'être complètement saoul.

– Elle te tente hein ? Bob ?

– Je sais pas ! Faudrait pas être normal... pour penser le contraire.

– Moi, je vais faire rapport au patron. Reste avec elle. Ce qui se passe quand j'y suis pas, j'en suis pas responsable, ajouta-t-il en clignant de l'œil.

Il roulait des yeux pleins de convoitise. Il serait resté pour assister calmement, en spectateur au viol de Diane. L'autre approchait déjà. Il soupira :

– Non, il faut que je parte. Casse pas tous les meubles dans la maison.

– Crains rien, elle sera douce comme une chatte.

La porte claqua. En même temps celui qui se nommait Bob gagna d'assurance.

– Tu te déshabilles seule ou bien faut-il que je t'aide.

– Si ça te fait plaisir, tu peux y aller.

– Alors tourne le dos.

Elle obéit. Il mettait une main tremblante sur la fermeture-éclair. Diane rapidement faisait volte-face, s'emparait du poignet et le tordait de toutes ses forces. L'homme hurla et plia les genoux. Elle lui lança alors un coup de semelle dans le ventre, qui le fit basculer à la renverse. Quelques secondes plus tard, elle cueillait le revolver dans ses poches puis se dirigeait vers l'angle le plus reculé de la pièce.

– Tu peux te mettre debout à présent. Allons, vite ! Il se relevait péniblement, se massait l'abdomen d'une main inquiète.

– Vous me paierez ça...

– Nous en reparlerons. Il y a un téléphone ici ?

– Bien sûr.

– Alors téléphone à Valois, ton patron. Dis-lui qu'il faut qu'il me rejoigne.

– Jamais de la vie !

– C'est ça ou la police.

Craignait-il tant que ça une entrevue avec la Sûreté ? Il dit aussitôt :

– Si vous prenez les grands moyens, faut bien.

Il composa un numéro.

– Il n'est pas à son appartement, dit-il une minute plus tard.

– Si vous savez où il est, rejoignez-le.

Il téléphona ailleurs.

– Patron ? Vous voilà ? Enfin. Vous êtes allé chez-vous ? Tit-Louis vous a rejoint ? Non ? Bien voilà, il y a quelqu'un qui veut vous voir. Mais oui, la fille... Je crois que vous seriez mieux de venir patron. Apparemment c'est sérieux. Bon. Alors je vais lui dire.

Il raccrocha.

– Il sera ici dans une heure.

– Qu'est-ce qu'il fait Valois ?

– Tu lui demanderas à lui.

– D’après moi, il est dans quelque chose de pas catholique.

– Si tu crois ça, alors peut-être ferais-tu mieux de ne pas en parler.

– Drogue... prostitution... tiens, j’y pense, tu ne connaîtrais pas un nommé Victor par hasard ?

– Qu’est-ce que tu dis !

C’était comme si Diane lui avait asséné un coup de poing entre les deux yeux. Il restait là à la regarder stupidement, les mains ouvertes, collées le long du corps, la tête tendue au bout du cou.

– J’ai bien dit monsieur Victor.

– Tu le connais toi.

– Peut-être...

– Alors c’est toi que le patron voudra voir à présent.

– Bouge pas !

– On peut pas laisser perdre la bouteille ?

– Bouge pas !

L'homme se résigna. Une demi-heure passa. Diane ne le quitta pas des yeux une seconde, le revolver le suivant à chaque pas qu'il faisait. Puis il y eut un bruit de pas dans l'escalier.

Un homme entra. Il avait environ quarante ans. Il était grand svelte, bien mis. Il toisa Diane longuement. Insensiblement, elle avait pointé le revolver dans sa direction.

– Baissez-moi ça, dit-il, vous pouvez faire mal à quelqu'un. Dites-moi plutôt ce que vous me voulez.

– Patron, dit Bob, elle connaît Monsieur Victor. Elle vient de sa part.

Diane protesta :

– Quoi ! Je n'ai pas dit ça. J'ai oui dire de monsieur Victor mais je viens pour Roger Pépin. Vous savez qu'il est à Québec ?

– Je sais lire.

– Il veut vous tuer...

– Ah ? Et pourquoi ?

– Pour l'affaire de sa fiancée.

Le visage de Valois se durcit.

– Vous en savez des choses. Pépin, je m’en charge. Mais parlons de monsieur Victor.

– Comme vous, je le cherche. Elle avait tombé juste.

– Pourquoi le cherchez-vous ?

– Pour le compte d’un journal.

– Elle connaît le judo comme pas un, patron, c’est peut-être une femme-police.

– Oui. Je vous remercie pour Pépin, mademoiselle, mais j’y avais déjà songé.

– Qu’allez-vous faire ?

– Mais le tuer... corps défendant. N’est-ce pas la meilleure solution. Maintenant, parlons de monsieur Victor. Ainsi, vous êtes une femme-police.

Diane comprit alors que Valois serait autrement plus dangereux que Pépin l’avait été.

VII

L'auto roulait rapidement, amenant Diane vers son sort qui était aussi inquiétant que mystérieux.

Il était huit heures du soir. La noirceur estompait graduellement le contour du paysage.

– Où m'amenez-vous ? demanda-t-elle.

Valois était à ses côtés sur la banquette arrière, Bob au volant.

– Tu verras bien. Pas loin en tout cas.

En effet, une dizaine de minutes plus tard, la voiture stoppait devant une magnifique villa blanche précédée d'une longue terrasse dont la pelouse était d'un vert sombre.

La porte s'ouvrit comme si on attendait l'arrivée de la voiture et Diane reconnut l'homme qui l'avait attendue à l'hôtel Saint-Roch et dont elle ignorait le nom.

Valois l'introduisit dans un bureau d'allure

Spartiate.

– Et maintenant, petite, nous allons causer. Tu sais, je n'ai pas avalé cette histoire de Roger Pépin. Tu veux savoir ce que je pense ?

– Que pensez-vous ?

– Que tu t'es servie de l'évasion de Pépin pour pouvoir me rejoindre sous le couvert. Tu travailles pour la Sûreté provinciale.

– Ce que vous pouvez être bête ! Si j'avais su, je vous aurais tout bonnement laissé assassiner.

– Qu'est-ce que tu sais de monsieur Victor ?

– Absolument rien. Je vous ai dit que j'enquêtai pour le compte d'un journal.

– Quel journal ?

– La Trompette.

– Connu. C'est un quotidien de Montréal. Une feuille détestable. Tous les jours, il trouve moyen d'irriter les gens, d'aiguiller la police dans ses recherches contre un membre de la pègre. Alors vous voulez vous mettre sur mon dos ? C'est ton patron qui t'a dit de me rejoindre, comment a-t-il

su qui j'étais visé par monsieur Victor ?

Bob se tenait derrière Diane. Elle devinait sa main serrant la crosse de son revolver.

– Je ne travaille pas pour le journal La Trompette. Si je recherche Monsieur Victor c'est pour rendre service à un journaliste qui est un de mes amis.

– Croyez-moi pas si vous voulez !

– Ouais !

– Qui est-il ?

Serait-il prudent de mentionner le nom de Michel. Valois en concevrait-il une haine pour le reporter, haine qui peut-être le pousserait à passer à l'action ? Il fallait protéger Michel. Elle dit :

– Puisque vous ne me croyez pas, j'en ai assez dit comme c'est là.

Mais Valois revenait à ce qui lui importait le plus :

– Qu'est-ce que tu sais de monsieur Victor !

– Vous avez si peur que ça ?

– Peur ? Moi ? Tu perds la tête ! Écoute, ma

petite...

Il s'était levé, il arpentait la pièce.

– Ça fait dix ans que je suis dans le métier. Tu penses que je vais me laisser dégommer par un dénommé Victor, tout simplement parce qu'il arrive d'Europe et qu'il est censé ne pas avoir froid aux yeux ? C'est moi qui mène la prostitution à Québec et c'est moi qui vas continuer de le faire. Je ne me cache pas pour te le dire puisque la police le sait. La police sait également que j'ai déjà fait buter des types qui se mettaient dans mes jambes et elle n'a jamais pu rien prouver.

– Alors c'est donc ça... Monsieur Victor essaie de prendre votre place ?

– Il n'y parviendra jamais. C'est moi qui mène ici !

– Vous avez fait du chemin depuis la petite fiancée de Pépin.

– Ah ! C'était ma première ! Pauvre Pépin. Il voulait la marier. Moi, je voulais lui faire faire la rue. Nous n'avons ni l'un ni l'autre réussi

puisqu'il l'a tuée. L'imbécile. Et maintenant, tu dis qu'il veut m'avoir, moi aussi ? On verra bien qui rejoindra sa tombe le premier.

– Qu'est-ce qu'il a fait, Victor ?

– Monsieur Victor ? Il est rusé et fin. Il travaille sur deux plans : Montréal et Québec. Il voit grand, le bonhomme.

– Oui peut-être mais qu'est-ce qu'il a fait exactement.

– Il fait rentrer les prostituées à son service. D'abord, il a commencé par des filles qu'il a fait venir d'Europe. Celles-ci se mettaient en contact avec nos filles à nous et peu à peu devenaient leurs amies. Le reste était facile. Monsieur Victor leur promet mer et monde. Il s'occupe d'elles lorsqu'elles se font arrêter ou qu'elles sont hospitalisées. Il leur fournit des clients. Il les fait voyager quand elles sont suivies de trop près par la moralité. Résultat, les filles changent de camp : elle sont toutes dans la combine de ce Monsieur Victor. Ce n'est pas encore la guerre mais ce sera la guerre si ça continue.

– La police ?

– La police laisse faire. Et tu sais pourquoi ?

– Mais non, je ne sais pas pourquoi.

– Tu te moques de moi, tu es de la Sûreté.

– Je vous le jure ! dit Diane avec chaleur.

Elle ne voulait pas que Valois cesse de parler, elle voulait tout apprendre.

– La police ne fait rien, continua ce dernier comme pour lui-même. Je jurerais qu'elle le fait exprès. Elle pense que Victor et moi allons nous entretuer. Ensuite, elle n'aura qu'à ramasser les morceaux. Je suis sûr que si la Sûreté provinciale le voulait, elle pourrait arrêter cet homme demain. Mais elle ne le fait pas. Elle espère qu'il fera descendre les principaux hommes à la tête de la prostitution et ainsi la province sera nettoyée.

– Et vous avez peur, je le vois bien.

Valois était livide. Il gifla rudement Diane.

– C'est la deuxième fois que tu dis ça, petite. Je n'aime pas ça.

– Vous avez peur !

– Si seulement je pouvais apprendre son adresse. Je te jure qu’il serait mort et enterré avant le lever du jour.

– Personne ne sait son adresse... pas même la Sûreté.

– C’est toi qui le dis. Pourquoi la police t’a-t-elle demandé de me rejoindre ?

Diane leva les bras au ciel.

– Puisque je vous dis que je ne suis pas une femme-police !

– Femme-police, journaliste ou tout ce que tu voudras, tu es venue me voir et ce n’est certainement pas pour t’inquiéter de ma santé. Je suis désolé pour toi, mais tu ne peux plus compter faire un beau mariage.

– Qu’est-ce que vous voulez dire ?

– Que Bob va se charger de toi. N’est-ce pas, Bob ?

Celui-ci contourna la chaise de Diane et la regarda dans les yeux.

– Vous auriez pas dû refuser de coucher avec

moi tout-à-l'heure. Parce que j'aurais été plus indulgent. À présent, je vais vous faire mourir à petit feu..

– Comme tu voudras Bob, dit Valois, pourvu que tu m'en débarrasses.

– Craignez pas, patron. Ai-je déjà manqué mon coup ?

– Non. Quant à ça, non.

– Avec moi, petite demoiselle.

Diane se leva, Pas moyen de fuir. Bob la couvrit de son revolver, Valois était à proximité et sans doute qu'au premier cri, l'autre arriverait pour prêter main forte.

Elle se souvint que Michel lui avait demandé d'être prudente, de ne pas risquer sa peau. Si seulement il n'y avait pas eu de Roger Pépin... regretta-t-elle amèrement.

– Allons, suivez-moi.

Elle dut gravir un escalier large dont les marches étaient couvertes par un tapis au ramage exotique.

– Par-là.

Il ouvrait la porte. C'était une chambre noire.

– Tu peux crier tant que tu voudras, tu sais...
Ensuite, tu pourras te faire belle, je reviendrai
dans le milieu de la nuit.

Et la porte se referma avec un bruit lugubre.

Songer à s'évader était folie. Il fallait attendre.
Bob reviendrait. Alors... ce serait le tout pour le
tout.

Elle s'étendit sur le lit.

Elle attendit interminablement.

Ce fut à onze heures qu'elle entendit le
premier coup de feu.

VIII

Un coup de feu, rapidement suivi de deux autres qui éclatèrent presque simultanément. Puis plus rien.

À la chambre, où Diane était tenue prisonnière, n'arrivait aucun bruit. Que s'était-il passé ? Que se passait-il ?

Puis elle entendit le déclic de la serrure. La porte s'ouvrit toute grande. Bob entra, le visage couvert de sueur.

– Viens, toi. C'est ton tour à présent.

Il ne pensait plus à faire l'amour, seulement à la tuer. Elle fit mine de lui obéir, approcha.

– Dépêche !

Alors en passant près de lui, elle lui planta les doigts dans la gorge. Il recula vivement, essayant de dégager le revolver de sa poche, mais elle avait été plus vite que lui en entourant d'un bras

sa taille, elle donnait un grand coup d'épaule dans son ventre.

Projeté en arrière, il trébuchait et Diane le poussant inexorablement pour accentuer sa chute, ils dégringolèrent l'escalier. Elle fut sur pied la première. Elle lui allongea un coup de semelle sur la tempe, ce qui l'étourdit. Un autre fit jaillir le sang de son nez. Mais il dégagait finalement le revolver vers lequel elle se jeta avec toute la puissance dont elle était capable. Une minute plus tard, elle était maîtresse de la situation.

Bob la regardait d'un air pétrifié..

– Vous n'allez pas...

– Te tuer ? C'est pas l'envie qui manque !

Une ivresse gagnait Diane. Depuis le début de cette aventure trépidante, il lui avait fallu laisser l'initiative à ses divers ennemis : Pépin, Valois, Bob.

Celui-ci avait baissé ses yeux sur la poitrine de Diane. Sa robe s'était dégraffée et ses seins gonflaient la partie supérieure de son jupon.

– C'est pas pour toi, dit-elle en rajustant son

vêtement, d'un geste brusque. Puis :

– Que s'est-il passé...

– Monsieur Victor, il est venu.

Elle tressaillit :

– Quoi ? Tu l'as vu ?

– Il a réglé le compte de Valois.

– Il est mort ?

– Oui.

– Et l'autre ?

– Guère mieux.

– Où ça ?

– Dans le bureau, où vous étiez tout à l'heure.

– Marche.

Valois était affalé sur la table-bureau. Du sang coulait de sa nuque dans son cou. Il avait été tiré par derrière et Diane vit les carreaux troués de la fenêtre.

L'autre râlait, étendu sur le tapis.

– Téléphone une ambulance, sur le champ.

Bob obéit.

– Ils seront là dans une demi-heure, dit-il.

– Tourne-toi.

À peine eut-il exécuté un mouvement de volte-face qu'elle lui assénait un coup de revolver sur la nuque. Il tomba lourdement, heurtant le plancher de son front. Puis elle le traîna jusqu'à une garde-robe dans laquelle elle l'enferma à clef.

Elle ne croyait pas que c'était monsieur Victor qui était venu tuer Valois. L'agression était trop brutale, manquait de préméditation. C'était Pépin qui avait réussi à obtenir l'adresse véritable de celui qui avait ruiné son existence.

Dehors, il y avait des traces de pas. On pouvait voir par la fenêtre une longue traînée, ce qui indiquait que l'homme était blessé à la jambe. Donc, aucun doute, il s'agissait bien de Roger Pépin.

– Il ne peut être loin.

Mais quelle direction avait-il pris ? La route ? Non... il n'avait pas de voiture, cela était trop

risqué. Le bord du fleuve alors. Il y avait de nombreuses embarcations qui dansaient au bout de leurs amarres. Un canot-automobile pourrait l'amener loin. Elle prit le pas de course.

Elle arriva à un quai fait de pierres plates et qui s'étendait sur toute la largeur de la terrasse de la villa.

Elle vit une ombre qui fuyait, accroupie, en rasant presque le fleuve.

C'était Pépin, aucune erreur possible.

– Elle cria :

– Arrêtez ! Arrêtez ou je tire.

L'homme n'en continuait pas moins sa course. Elle tira et il s'abattit dans l'eau.

Il vivait encore lorsqu'elle fut près de lui. C'était bien Pépin.

– Vous, dit-il dans un sifflement, vous !

Il ne comprenait pas comment il se faisait que Diane croisait sa route au moment décisif.

– C'est vous qui avez tiré ?

– Oui.

– Mais comment se fait-il... d'où veniez-vous ?

– Laissons cela. Il faut vous sortir de l'eau. L'ambulance sera là dans peu de temps.

Pépin sourit :

– Ce sera encore trop tard. Vous étiez dans la maison ?

Puis il devina :

– Vous aviez compris que je voulais me venger ? Que je n'avais vécu que pour cela durant toutes ces années ?

– Oui.

– Mais qui êtes-vous donc ?

– Diane Roy...

– Diane Roy... il me semble que ça me dit quelque chose.

Plusieurs des aventures à laquelle Diane avait été mêlée, avaient été publiées dans le journal La Trompette. Les prisonniers de Saint-Vincent de Paul devaient beaucoup lire.

Elle le tira sur la berge.

– Vous étiez dans la maison ?

– Oui.

– Valois est mort ?

– Oui.

– Alors je suis content.

– Mais il y a l'autre qui ne vous avait rien fait et qui va peut-être mourir.

– Est-ce ma faute.... ? Si je me souviens, il y en avait un troisième.

Diane sourit presque.

– Oui, un dénommé Bob. Il a eu peur. Il a préféré s'attaquer à une femme. C'est ce qui vous a presque sauvé et qui m'a presque perdue. Finalement les rôles furent renversés.

– Puisque, n'est-ce pas, vous êtes sauvée et que par votre faute, je suis perdu. On dit ça... Je ne pouvais plus aller loin. Ma jambe s'était de nouveau rouverte, j'étais blessé au bras, je n'avais plus d'argent...

– Taisez-vous...

Il râlait. Il hocha la tête, voulut dire qu'il

n'avait plus rien à dire et que même s'il avait voulu parler encore, il n'aurait pas pu.

La sirène de l'ambulance se rapprochait.

Diane jeta le revolver de Bob dans l'eau, près du cadavre de l'évadé et gagna la route.

Elle était rompue de fatigue. Elle s'arrêta à un motel et y passa la nuit.

Et ce ne fut que le lendemain midi qu'elle rejoignait l'hôtel Saint-Roch. Où Michel l'attendait.

IX

– Diane, d’où sors-tu ? Depuis le matin que je t’attends !

– Michel ! Qu’est-ce que tu fais ici ?

– Le journal m’a envoyé... pour l’affaire Pépin. J’étais mort d’inquiétude.

On se souviendra que Diane avait téléphoné au journaliste pour l’informer de sa rencontre avec le prisonnier évadé.

– J’arrive de là-bas. Pépin est mort... Il y a un blessé mais il s’en tirera. Valois est mort. Il y avait un gars d’enfermé dans un placard.

– Ah ?

– Tu n’es pas mêlée à ça ?

– Moi ? Mais non voyons !

Elle mentait par un réflexe naturel et bien féminin. Geste de prudence.

– Pourquoi demandes-tu ça ?

– Parce qu’il y a une femme de mêlée à cette histoire. La police n’y comprend rien.

Elle demanda ce qu’il y avait à comprendre puisque c’était établi que c’était Pépin qui avait tiré sur Valois.

– Peut-être mais Pépin a été, lui, tiré par une balle d’un revolver que le gars du placard reconnaît être le sien. Or c’est pas lui qui l’a tué puisqu’il était dans le placard, assommé net.

– La femme ?

– Peut-être... Un voisin a vu une femme courir sur la grève.

– Ah...

– Tu n’es pas mêlée à ça, Diane...

– Mais non. J’ai essayé de rejoindre Valois mais je n’ai pas été capable. Il n’était pas à son appartement.

– Tu t’es occupée de Monsieur Victor ?

– Laisse-moi arriver.

– Tu as raison.

– Michel ?

– Oui.

– Qu'est-ce que tu fais ? Je veux dire aujourd'hui.

– Bien il faut que je suive l'affaire de près... pour le journal, mon reportage doit rentrer pour l'édition de ce soir. Pourquoi demandes-tu ça ?

– Je voudrais que tu m'amènes au cinéma.

– Hein ? Pas sérieuse ? Enfin, pas tout de suite. Ce soir si tu veux.

– Oui... ce soir...

– Qu'est-ce que tu as fait, ce matin.

– J'ai magasiné.

– Et tu n'as rien acheté ?

– On doit venir le porter à l'hôtel.

– Ah. Bon, je te quitte.

– Déjà ?

– Mais il faut que je retourne au poste de police.

– Ah...

– Mais qu'est-ce que tu as toi ?

– Bien, j'étais contente de te voir... je croyais qu'on pourrait passer une partie de l'après-midi ensemble.

– Mais puisque je te dis qu'il faut que j'aille au poste de police.

– Mais oui. Des fois, Michel, des fois, je me demande si tu m'aimes.

Mais il riait, haussait les épaules.

– Et d'autres fois, je me demande si j'arriverai jamais à te comprendre.

Elle le laissa partir. Elle était lasse.

– J'y vais quand même.

Un cinéma s'offrait, le Pigalle.

À peine fut-elle assise qu'une main erra sur son genou. Elle rabattit brusquement la sienne dessus.

– Ah ! Les hommes !

Elle sortit, dégoûtée.

À l'hôtel, elle attendit le retour de Michel.

Vers l'heure du souper, elle descendit au bureau de réception et demanda :

– Quelqu'un m'a demandée, a laissé un message pour moi.

– Oui, mademoiselle Roy.

Michel lui laissait un mot. Il n'avait pu l'attendre. Il fallait qu'il soit à Montréal pour le matin où la pègre s'agitait. Il s'excusait et lui recommandait de s'occuper de monsieur Victor.

Dégoûtée, elle monta se coucher.

*

– Ça paraît, vous n'avez pas un air de la ville.

– Ça se voit tant que ça ?

Le barman souriait.

– On vient habitué. Je sais pas mais c'est comme un sixième sens. Je devine tout simplement à première vue que vous n'êtes pas de Québec.

– J’aime pas tellement ça.

– Pourquoi ?

– Raison personnelle. J’aurais aimé passer inaperçue dans la ville.

– Parce que vous étiez trop connue ailleurs ?

– Peut-être...

– Qu’est-ce que vous faisiez ailleurs ?

Diane mit sur ses lèvres un sourire provocateur.

– C’est si dur que ça à deviner ?

Le barman promena longuement ses yeux sur ses formes appétissantes.

– Mon Dieu ! On dirait pas. Vous voulez que je vous aide ?

– Peut-être...

– Pour les clients, je veux dire...

– Je demeure à l’hôtel Saint-Roch.

– Là, ils vous laisseront pas faire... Venez ici.

– Vous avez entendu parler d’un monsieur Victor ?

Il haussa les épaules, s'absorba un moment dans le verre qu'il essuyait, puis dit :

– Un barman, ça entend toutes sortes de choses... Vous ? Vous le connaissez ?

– Peut-être...

– Vous travaillez dans son organisation ?

– Pas encore.

– J'ai rien à dire là-dedans. Un conseil ?

– Si vous voulez.

– Retournez à votre chambre et attendez mon téléphone.

– Pour les clients ?

– C'est ça...

Une heure plus tard, Diane recevait un téléphone.

– J'ai quelqu'un.

– Ah ?

– Beau prospect.

– Quel âge.

– Vous jugerez par vous-même.

– Bon, alors je serai là. Attendez-moi.

– Faites vite.

Elle retourna vivement au bar tout en se demandant avec inquiétude comment elle allait s'en tirer. Ce qu'elle avait voulu, c'était de faire parler le barman mais il y avait des exigences pour l'enquête qu'elle était loin d'avoir l'intention de satisfaire.

Le barman poussa le menton dans une direction et elle vit un jeune homme blond, qui n'avait pas plus de vingt ans.

Le barman souriait :

– Celui-là, c'est pas faire l'amour qu'il veut, mais parler. Ça se voit. Les filles me racontent tout. Elles disent que beaucoup d'hommes s'occupent plus de parler que d'aimer.

– Ils parlent de quoi ?

– Mais de leurs femmes, de leurs traces. Tu vas le voir ?

– Naturellement.

Diane était un peu rassurée. Elle pourrait se

débarrasser de l'adolescent et l'empêcher de prévenir le barman.

– Tu voulais me parler ?

– Heu... oui... C'est vous... Le barman...

Il appréciait Diane d'un coup d'œil gêné.

– Eh bien.

– Oui.

– Nous partons.

– Si vous voulez ?

– C'est à toi de vouloir, rétorqua Diane en retenant un visible envie de rire.

– Oh ! mademoiselle...

Elle retourna au bar. Le barman paraissait soucieux.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Un petit détail.

– Oui ?

– Je suis une grand-langue, vous savez... enfin j'ai parlé de vous.

– De moi ? Qu'est-ce que vous voulez dire ?

– Eh bien... les clients, il faut les solliciter.

– Peut-être... mais pourquoi me dites-vous ça ?

– On m'a fait un message à votre sujet.

Elle paraissait surprise.

– Qui ?

– Un homme.

– Allez-vous parler à la fin ?

– Il m'a dit de vous dire ceci : ne cherchez pas monsieur Victor.

– Pourquoi ?

– Attendez qu'il vienne à vous.

– Et si j'insiste ?

– Vous vous attirerez des bosses. Bon, j'ai fait ma commission. Filez à présent.

Diane retourna à son adolescent.

– Où va-t-on ? demanda-t-il.

Il tremblait presque.

Elle pensa à la tête qu'il ferait lorsqu'elle lui dirait :

– Mon petit, garde ton argent et file chez-toi si tu ne veux pas que je prévienne ta mère...

Mais elle ne savait pas dans quelle histoire elle venait de s'embarquer.

*

Il fallait pour Diane qu'elle agisse vite et sans bruit. L'homme qu'elle recherchait, le mystérieux Monsieur Victor avait tenté de la faire assassiner. Il fallait qu'elle quitte Québec sans tambour ni trompette.

– Si Michel avait su dans quel pétrin il me mettait en me demandant de retrouver monsieur Victor ?

En effet, c'était le journaliste du journal La Trompette qui avait lancé la jolie aventurière sur la trace de ce mystérieux personnage. De monsieur Victor, on ne savait rien, sinon qu'il était français et qu'il s'était installé dans la province de Québec pour mettre sur pied un vaste réseau de drogue et de prostitution.

Le seul indice que Diane possédait pour mettre la main sur lui était la photo de sa maîtresse, Madeleine Levasseur, photo qui avait été dénichée dans un commissariat de Paris.

Diane avait rencontré cette dernière dans un hôtel de Québec et peu après avait failli tomber sous les balles d'un assassin.

– Alors il me faut quitter Québec, s'était-elle dit résolument.

Mais une affaire étrange la retiendra.

Une affaire où il y aura un homme avec une canne, une chinoise et un autre individu au visage si horrible qu'il prendra aussitôt dans l'imagination de Diane le nom de « L'homme sans visage ».

Qui est-il ?

Pour qui est la corde de pendu qui se balance dans la fenêtre ?

Diane arrivera-t-elle à empêcher le meurtre horrible qui se prépare ?

Afin de connaître le dénouement de cette aventure sans pareille, n'oubliez pas de retenir

« LA FOLLE DE LA VILLA », le prochain numéro des
aventures extraordinaires de Diane Roy.

Cet ouvrage est le 499^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.